



Transmission

Jean-Bernard Lévy
Médecin, philosophe

Identité : après et avant moi

Transmission ? Vous avez dit transmission ? Je vous dirais d'abord identité. « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? » Fondamentales et indissociables questions métaphysiques. Et avec Descartes, mettons l'accent sur le « je ».

Curieusement, on parle plus des origines du monde que de la possibilité de la vie et d'une identité avant la naissance ou, surtout, avant la conception. Relisons les genèses et les cosmogonies : *béreschit* – littéralement « en tête », c'est-à-dire au commencement – ou *en arché* – littéralement « dans le principe » – disent pour commencer nos Écritures. Hésiode décrit lui aussi le chaos primordial et la création¹. « Il était une fois » répondent les contes pour enfants. Les scientifiques jouent avec leur « big-bang ». Tous cherchent le grand point de départ et s'interrogent sur ce qu'il y avait avant. Mais ce qu'était chacun d'entre nous avant d'être conçu n'intéresse à vrai dire presque personne. Depuis quand avons-nous une identité ? Y a-t-il une vie avant la naissance ? Les « religions du Livre » restent discrètes. On ne sait même pas à partir de quand le fœtus est un être humain ! Chaque pays, chaque État, a adopté artificiellement une définition légale du commencement de la vie... pour permettre la pratique éventuelle de l'interruption volontaire de grossesse sans commettre un crime. Les « païens », les Orientaux sont plus diserts : ils n'hésitent pas à... reporter le problème : une âme peut habiter plusieurs corps successivement, humains ou même animaux, choisir peut-être son *habitus* pour une nouvelle existence terrestre – ainsi de Platon et du mythe d'Er².

Par contre, la fin de l'univers nous semble une impossibilité. Tout au plus admet-on la possibilité de la mort de notre bonne vieille Terre... quand nous aurons pu trouver refuge ailleurs. Mais notre propre avenir, après notre décès, passionne bon nombre d'entre nous. Y a-t-il une vie après la mort ? La question angoisse. Cette sensation de finitude, de vide, est proprement inacceptable. Pourtant, c'est cela être un homme : savoir qu'on risque de ne jamais connaître la fin de l'histoire ! Les religions se servent de ce besoin eschatologique... pour pousser l'être humain à bien se conduire – autant de « bons points » pour le Paradis –, ou

pour servir les visées hégémoniques des chefs spirituels et/ou politiques. Pour les athées et autres agnostiques, il est des théoriciens pour combler cette vacuité : s'il en est pour ne pas croire en un au-delà, sans doute ceux-là croient-ils à la possibilité de réaliser un jour le Paradis sur Terre. On peut, depuis Descartes, imaginer l'abondance pour tous et sans effort du fait des bienfaits des sciences et techniques et espérer possible, avec l'abbé de Saint-Pierre et Kant, la « paix perpétuelle ». Et si cela ne vient pas assez vite, pourquoi ne pas aider l'Histoire, accélérer le sens de l'Histoire, concept cher aux historicistes depuis Hegel et Marx ? Bien sûr aujourd'hui on se méfie car c'est le refrain de tous les régimes totalitaires : « faisons des sacrifices pour les générations à venir », un petit effort pour « les lendemains qui chantent ». Sommes-nous devenus raisonnables après les retentissants échecs de la première moitié de ce siècle ? Nous sommes réticents aujourd'hui à sacrifier les moyens aux fins. À l'aube du troisième millénaire, ce « pari de Pascal » d'un nouveau genre semble faire moins d'adeptes. On préfère aujourd'hui encore parier et se sacrifier pour une éternité hypothétique, pleine de bonheur dans l'au-delà, plutôt que de travailler au bien-être de ses descendants. Force est de constater qu'il reste bien des intégristes de tous bords pour conseiller le pire pour mériter le Paradis au-delà.

Bref, chacun de nous ne se préoccupe guère de ce qu'il était, individuellement, avant sa naissance et le « d'où je viens ? » se résume souvent à une quête scientifique sur l'origine de l'univers, de notre système solaire, de la vie, sur Terre, ou de cette espèce bien particulière qu'est l'homme. La création de notre être *de novo* ne nous pose guère de problème alors que le retour au néant de notre petite personne est on ne peut plus angoissant. Et le « où vais-je ? » reste une question très « personnelle » : ce qui m'importe, ce n'est pas tellement ce que deviendra l'univers dans un milliard d'années, ni même la Terre dans cent ans, c'est ce que deviendra mon âme, alors même que mon corps redeviendra poussière, c'est ce que deviendra la chair de ma chair, mes descendants, quand je ne serai plus de ce monde.

Est-il alors possible de parler de transmission humaine sans tenter de cerner un autre concept, « l'identité » ?

1. Hésiode, dans *Théogonie*, décrit ainsi le commencement : « Donc, avant tout fut l'Abîme (chaos en grec) ; puis Terre aux larges flancs, assise sûre, à jamais offerte à tous les vivants, et Amour, le plus beau parmi les dieux immortels... »
2. Platon, *La République*, liv. x, pp. 614-620.

3. John Locke, le père spirituel du libéralisme actuel, s'est fait le défenseur du droit naturel à la propriété en tant que valeur attachée à la notion de travail (*Deuxième traité de gouvernement civil*, chap. v, « De la propriété »). Il traite de la transmission, de l'éducation, des devoirs des parents et des enfants (*ibid.*, chap. vi, « De la puissance paternelle »). Il dira simplement de l'héritage qu'il est un droit des parents de disposer librement de la répartition de leurs biens entre leurs héritiers. Si la notion d'héritage est liée à la notion de famille et de mort (Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 1864) et si, pour Montesquieu, le partage des biens des parents, entre les enfants mâles, est nécessaire pour rendre « une république ou une colonie florissante » (*Mes pensées*, n° 1986, 1720-1755), pour Leibniz elle n'est justifiée que par l'immortalité de l'âme (*Nova methodus pro maximis et minimis*, II, 19, 1684). La succession testamentaire restera, pour Kant, un droit naturel (« L'héritage est la translation de l'avoir et du bien d'un mourant à un survivant par l'accord de leurs deux volontés », *Métaphysique des mœurs, Doctrine universelle du droit*, II *L'hérédité*, § 34, 1797), mais pour Rousseau (*Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, 1754) et Fichte (*Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*, 2^e partie : *Droit naturel appliqué*, 1797), l'héritage est un droit archaïque qu'il convient de supprimer.

4. Dissocier l'être en corps, âme, esprit, comme l'ont fait les philosophes, c'est aussi, sinon d'abord, affirmer que quelque chose restera de notre identité quand bien même le corps n'existerait plus. Certains, d'ailleurs, confondent ou refusent de dissocier âme et esprit : l'homme est matière + quelque chose... d'immortel.

5. Legendre P., 1993, *L'inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard.

6. *Ibid.* p. 353.

7. Nous entrons un peu à reculons, mais nous entrons quand même, dans l'ère du « clonage » et des modifications génétiques. Curieusement, les plus inquiets ne sont pas les « religieux » qui, bien sûr, condamnent tout ce qui empiète sur le domaine « divin » : donner la vie et déterminer la carte génétique de chacun est du seul ressort de Dieu. L'avortement provoqué d'un être, même anormal, est condamné par la quasi-totalité des Églises. La fécondation *in vitro*, le bricolage

Identité et transmission

Transmettre, certes, c'est recevoir et redonner. Mais aucun des maillons de la chaîne humaine n'est strictement le même qu'un autre. Chacun digère l'acquis, le modifie, le transforme, avant de le transmettre. Chaque élément de la chaîne possède sa propre identité et c'est celle-ci qu'il cherche à retransmettre.

Car transmettre c'est un peu défier la mort, en tout cas la destruction totale de l'entité que nous sommes, c'est la prolonger au-delà de la disparition de l'individu. Vouloir « assurer sa descendance », se sacrifier au besoin pour elle, tel le fameux Pélican, essayer de lui « assurer un avenir », donc un héritage, c'est-à-dire ses propriétés³, faire un testament pour en régler les détails, voilà autant de tentatives qui appuient cette idée : nous avons une identité, un être, un génome, des idées aussi, ainsi que des biens et des possessions. Nous voulons que notre mort n'anéantisse pas cela ici-bas, même si nous ne croyons pas en une quelconque immortalité de l'âme, en une réincarnation, en une métempycose ou en tout autre phénomène qui laisserait entendre que quelque chose perdure... alors même que notre corps n'est que poussière⁴.

Généalogie et transmission

Pour un fondateur de dynastie – et tout homme l'est peu ou prou dès qu'il procrée ou même simplement dès qu'il crée –, il est deux façons d'affirmer son identité : accepter de s'insérer dans une généalogie ou se déclarer créateur d'un ordre nouveau. Dans ce second cas, il est intéressant de remarquer le côté semi-divin du fondateur qui parfois n'hésite pas à s'affirmer descendant d'un dieu – les pharaons, les empereurs romains –, ou mandaté par eux – Rémus et Romulus, Moïse. La chrétienté, on le sait, n'a rien inventé : l'idée de l'incarnation du dieu dans le ventre d'une vierge est vieille comme l'humanité !

Ainsi, transmettre c'est d'une manière ou d'une autre affirmer la fierté de son identité et vouloir en laisser trace sur terre. C'est vouloir que perdure son génome ou son œuvre. C'est pourquoi le concept de généalogie semble indissociable de celui de transmission. Et on parlera, d'une façon générale, de généalogie dès qu'il y a une succession continue d'individus occupant une même place ou une même fonction.

On sait l'importance de la généalogie sur le plan héréditaire et familial – transmission génétique, la voie du « sang »... mais aussi par analogie dans d'autres organisations. Par exemple, la succession des gouvernants de pays constitue une généalogie, et, en cas de rupture, on parle volontiers de nouvelle dynastie : après les Mérovingiens, les Carolingiens, puis les Capétiens... C'est ainsi, par dynastie,

que les pharaons successifs ont été classés. On peut même dire opposer deux désirs aux chefs : soit celui de fonder un nouvel ordre et d'être le premier d'une dynastie ; dans ce cas le nouveau maître va jusqu'à éradiquer toutes traces de ses prédécesseurs et fait, dans l'exemple ci-dessus, buriner les cartouches des noms des autres pharaons sur les monuments ; soit celui de prendre rang dans une succession et être dans la continuité le fils spirituel de ses prédécesseurs. On sait par exemple l'importance pour un académicien français d'occuper le siège de tel ou tel de ses anciens. La généalogie est ici très significative de la continuité de la transmission. De même, chez les papes, le choix d'un nom est capital ; les différents chefs de l'Église sont les successeurs de Pierre et, de plus, ils trouvent un parrainage, une transmission, plus précise, significative de leur conception de leur rôle en choisissant de se faire appeler Pie, Jean ou Paul...

Pierre Legendre⁵ a particulièrement étudié le problème de la transmission sur le plan social et juridique dans ses implications psychologiques. Il rappelle⁶ qu'une des définitions de la fonction juridique est de « nouer le biologique, le social et l'inconscient » – la généalogie, dit-il, a un rôle essentiel : instituer la subjectivité.

L'idée de généalogie repose en fait sur deux mouvements, l'un descendant, l'autre ascendant : l'individu cherche d'une part à se retrouver dans ses descendants, qu'il s'agisse d'enfants biologiques, successeurs génétiques dans des cas assimilables : filiation spirituelle. L'individu est d'autre part à la recherche de ses racines. Il guette dans ses ascendants la vérité de son être ou de son action.

Aujourd'hui, les progrès faits en génétique redéfinissent certaines questions généalogiques : nous avons déjà évoqué les clones – de qui descend-on ? – et les manipulations génétiques – est-on encore le fils de ses parents ?⁷ Sur le plan juridique, les généticiens permettent de s'assurer de l'authenticité de la filiation biologique...

Mais l'approche génétique n'est pas inévitable. Si les Mérovingiens, et à leur suite les Carolingiens ont privilégié la transmission héréditaire du patrimoine, avant eux les Romains ne s'en préoccupaient guère et le choix du successeur comptait davantage : le *pater familias* choisissait sa descendance, reconnaissait qui il voulait comme fils et désignait, au besoin par adoption, son héritier ; de même l'empereur choisissait son successeur avant d'imposer sa progéniture aux postes clés ou de rendre héréditaires certaines charges. Aujourd'hui encore, bien des faits juridiques sont en contradiction avec les réalités de la transmission biologique. L'exemple le plus frappant n'est-il pas l'impossibilité juridique d'être un enfant né d'un accouplement incestueux ?!



Ainsi, la quête généalogique, avec ce double mouvement ascendant et descendant, est souvent signe d'un égocentrisme exacerbé et en tentant de répondre aux questions « d'où viens-je ? » et « où vais-je ? », elle cherche à définir « qui suis-je ? ».

Qu'est-ce alors que transmettre ?

La transmission est, à proprement parler, ce qui assure le passage, d'un être à un autre, d'un objet, d'un concept, d'une idée, d'une réalité, d'une fonction qui établit un lien, le plus souvent indéfectible, entre celui qui a donné et celui qui a reçu. Ce dernier est d'ailleurs souvent, explicitement ou implicitement, tenu de retransmettre ce qu'il lui a été donné, à l'identique ou après y avoir, lui aussi, apporté sa contribution. Ainsi s'établit, à travers le temps, un pont entre les êtres et s'élabore la notion d'origine, de racines, de source primitive ou primordiale qui remonte jusqu'aux premiers moments de la Création, de l'histoire des hommes ou simplement d'une institution humaine. La vie se transmet et c'est le type même de la transmission, l'exemple qu'on a copié, celui à partir duquel on a établi des théories sur la transmission et sur un concept qui, étymologiquement, a le même sens, mais qui a une connotation sensiblement différente : la tradition⁸. C'est pourquoi il est difficile de ne pas nous pencher, pour commencer, sur la transmission de la vie et sur les spécificités de la transmission de la vie humaine. À la différence de l'animal, l'homme ne transmet pas que son génome : il donne à ses successeurs une culture, héritage plus ou moins enrichi de ce qu'il a reçu, transformé en tout cas par un vécu. Enfin, certains hommes reconnaissent une valeur supplémentaire : la tradition ; non seulement cette notion prend en compte la culture plus ou moins spécifique du milieu où ils vivent, mais elle laisse à entendre l'existence dans un lointain passé d'une connaissance, c'est-à-dire de la possibilité pour l'homme d'un dialogue plus immédiat avec le sacré, le divin, le *numen*... Ce sont ces trois aspects que nous proposons maintenant d'étudier, sachant déjà qu'il va nous falloir explorer au passage quelques autres aspects complexes de la culture et des croyances humaines.

Transmission génétique

Tout vivant transmet à sa descendance son patrimoine génétique. Et les généticiens discuteront encore longtemps pour savoir si le vécu joue un rôle dans la transmission des gènes et comment, dans ce cas, il modifie le génome : « hasard ou nécessité » ? Force est de constater que les espèces évoluent mais

qu'il y a bien des « chaînons manquants » : par exemple comment passe-t-on d'une espèce à 2n chromosomes à une espèce à 2n + 1 chromosomes ? Comment se fixe le changement alors que des espèces voisines ayant le même nombre de chromosomes ne peuvent se reproduire ou donnent naissance à des hybrides stériles, tels mules et baudets ? Les tentatives de démonstration de la transmission des caractères acquis par Lissenko sont restées lettre morte⁹. Darwiniens et lamarckiens s'opposent encore. Dans l'état actuel des connaissances scientifiques, le vivant ne transmet donc génétiquement que ce qu'il a reçu : un code complexe de gènes et de chromosomes permettant la reproduction « à l'identique », au nombre près, disait Aristote, c'est-à-dire au numéro d'ordre près. Et parfois, effet d'une mutation et d'une sélection, l'être n'est plus le même que son père et/ou sa mère. Notons encore que cette transmission, pour la quasi-totalité des animaux¹⁰, demande la participation de deux parents et des enfants qui ne ressemblent donc ni tout à fait à leur père ni tout à fait à leur mère. Ils tiennent un peu de l'un et de l'autre, mais l'inné reste essentiel : l'enfant est muni d'instincts spécifiques lui permettant de survivre. Bien plus, les caractères propres à une espèce paraissent bien plus importants que les particularités individuelles.

L'individu est mortel et le vivant, caractérisé par la précarité, ne perdure qu'en tant qu'à travers la transmission. Chaque jour disparaissent également des quantités importantes d'espèces, souvent du fait de ce grand prédateur qu'est l'homme, nous rappellent les écologistes, mais il en naît sans doute d'autres. Et l'homme n'est pour rien dans cette grande perte que fut celle des dinosaures comme de tant d'autres espèces. Ce qui reste essentiel, c'est que la mort n'affecte que l'individu ou l'espèce et que la disparition de quelques genres d'insectes ou de poissons préhistoriques ne modifie en rien, du moins apparemment, le grand cycle du « vivant ». Peut-être même que cette mort et cette naissance perpétuelles, au niveau des espèces comme au niveau des individus, sont indispensables.

On peut se demander pourquoi le cristal qui induit sa structure à l'entourage, donc la transmet, n'est pas considéré comme un être vivant, et pourquoi la molécule d'ADN, qu'on nomme virus et qui a besoin du support d'un noyau cellulaire est, elle, mise au rang des vivants. Discussion sémantique ? Sans doute pas, mais là n'est point notre propos. Il n'y a pas de vie sans transmission d'un individu à l'autre, d'une génération à la suivante, et peut-être même d'une espèce à une autre. Et en première approche on peut dire qu'il n'y a pas de transmission sans vie, même si le cristal et le robot autocopieur se reproduisent et transforment le milieu ambiant pour recréer le « semblable » à eux¹¹. C'est le

génétique est angoissant : l'homme marche dans le territoire sacré. Même les agnostiques tremblent ! Plus terrifiant, même pour les savants athées, est le clonage. Quelle identité accorder à un clone ? Au lieu de s'occuper de la dignité de cet être « né du désir de l'homme, né de la chair de l'homme » – en contradiction avec ce que nous dit Jean en prologue de son Évangile –, ceux-ci veulent interdire une pratique qui est réalisable, sinon déjà réalisée. Protégeons les clones, donnons-leur le même statut que les êtres nés naturellement et il n'y aura plus de problème : ils auront une identité humaine, donc une dignité au même titre que tout homme. Ils ne sont pas obligatoirement réduits à être des sous-êtres, condamnés à dépendre d'un être véritable, leur modèle, leur seul géniteur, et à lui servir de banque d'organes comme on en laisse entendre la possibilité. Refuser le clonage, c'est en fait douter que chaque être possède une identité qui ne dépend pas de son seul patrimoine génétique : deux jumeaux ont un génome identique mais n'en sont pas moins deux êtres indépendants. Il est loin le temps où les jumeaux, ou au moins l'un deux, étaient tués à la naissance pour qu'il n'y ait pas un seul être en deux corps. Refuser d'accorder une identité à un clone, n'est-ce pas faire preuve d'un *a priori* raciste ?!

8. Tradition, qui vient du latin *tradere*, a, étymologiquement, le même sens que transmission, mais a pris une connotation sensiblement différente.

9. Cf. Koestler A., 1972, *L'étreinte du crapaud*, Calmann-Lévy.

10. La parthénogenèse est exceptionnelle et le clonage n'est pas un mode naturel de reproduction !

11. Cette problématique est celle du « même et autre » que pose Platon dans le *Parménide*.

péché inconscient de tout éducateur qui, sans même se vouloir un gourou, cherche à faire de son disciple un clone de lui-même.

L'homme : nature et culture

L'homme reste une espèce à part à plus d'un titre – c'est une évidence, mais il est indispensable parfois de le souligner. Car s'ajoute à la transmission biologique et mécanique celle, par apprentissage, d'un acquis que chaque génération est appelée à modifier. Si, à la naissance, rien ne différencie un nouveau-né d'il y a quelques millénaires d'un nouveau-né d'aujourd'hui, chaque génération qui vient n'est pas tout à fait semblable à la précédente car elle reçoit un « héritage » culturel, scientifique et technologique différent de celui qu'a reçu la précédente. Dans la nature, les animaux vivent génération après génération de la même façon, s'adaptant tout au plus aux variations du milieu ambiant dues à des phénomènes naturels – changements climatiques par exemple – ou provoquées par l'homme. Mais, jamais, sauf modifications génétiques, il n'y a de changement dans leur mode de vie. Les générations humaines, au contraire, se succèdent et chacune vit autrement que la précédente. Bien plus, tout semble aller en s'accéléralant, les mutations de l'environnement, des habitudes, se font de plus en plus rapides. Et, si certaines populations, dites primitives, ici ou là en Afrique ou en Amérique du Sud, vivent pratiquement de la même manière depuis des siècles, ailleurs le progrès et la civilisation, c'est-à-dire les découvertes et leurs applications pratiques, ont bouleversé, bouleversent maintenant quotidiennement la vie, même dans les gestes les plus simples.

On pourrait repérer dans l'histoire de l'humanité des périodes où la transmission d'une génération à l'autre se fait différemment et où se produisent des « brisures ». Beaucoup de ces à-coups de l'histoire sont politiques : nouvelles dynasties de dirigeants, changements de régime politique, arrivées d'envahisseurs, nouveaux empires, nouvelles cultures, nouvelles modes, nouvelles idolâtries aussi. Dans d'autres cas, ce n'est pas une simple révolution politique mais la rupture est plus profonde car elle est due à des avancées scientifiques significatives qui renversent littéralement la manière de penser. Ainsi, la Renaissance est « fille » de l'invention de l'imprimerie – et de la diffusion de la culture qui en résulte –, de la découverte de l'Amérique, des découvertes astronomiques – Copernic, Galilée... – qui remettaient en cause la place de l'homme dans l'univers – et dans la Création divine –, etc. Aujourd'hui, la diffusion instantanée du savoir d'un bout à l'autre de la planète, les transformations des lois physiques considérées jusqu'à hier comme les plus évidentes et les mieux établies – théo-

ries quantiques... –, les possibilités de modifications génétiques, nous promettent une autre « Renaissance », c'est-à-dire, à nouveau, une révision complète des rapports de l'homme et du cosmos, de la créature et de son principe¹². Les « physiciens » présocratiques avaient déjà reposé les questions métaphysiques fondamentales – et toujours malgré tout d'actualité : d'où viens-je ? qui suis-je ? où vais-je ? ou plus simplement pourquoi cette chaîne ? et quelle est ma place dans cette transmission ?

Transmission et tradition

Voici quelques évidences sur la « transmission » de la vie et de ses applications à l'espèce humaine, mais il fallait les rappeler. Ces faits ne cachent-ils pas quelques subtilités ? L'homme ne serait-il que cela : une machine à transformer l'environnement pour transmettre à ses fils un monde qu'il croit meilleur, car on vit de plus en plus vieux, et on possède ce que d'autres appellent un confort supérieur – par exemple soixante chaînes télé grâce au câble ou à la parabole, un four à micro-ondes, une voiture, un téléphone cellulaire, un abonnement à Internet... Le progrès ! Mais qu'est-ce que le progrès sinon le bonheur, le droit au bonheur pour chaque homme en particulier et pour l'humanité en général ? Équilibre bien difficile à trouver entre la cité, avec sa justice distributive et commutative, et le citoyen qui, en quête de liberté, d'individualisme pour ne pas dire d'égoïsme, refuse la sacro-sainte idée d'égalité.

Pourquoi aussi, *a contrario*, cette nostalgie du passé, alors qu'on nous promet sans cesse des lendemains radieux – même si les impôts et autres charges semblent chaque jour plus écrasants –, pourquoi cette idée d'un paradis perdu, d'un âge d'or, d'une tradition primordiale et oubliée ? Pourquoi ce regard fixé dans « le rétroviseur de l'histoire » qui semble un regret ou, pire, un rejet des bienfaits de la « transmission » ?

Nous avons dit que le mot « tradition » signifiait étymologiquement transmission. Mais pourquoi ce besoin de se retrouver *in illo tempore* ? Pourquoi s'acharner à vouloir rendre vivant le passé dans notre présent ? Et quelle transmission a-t-elle été incorrecte ? Pourquoi chercher une transmission occulte et à côté des écrits, comme les catholiques, affirmer l'existence d'une tradition orale connue de quelques initiés – les successeurs des apôtres et notamment de Pierre ? Pourquoi ne pas faire nôtre l'expression de Luther : *sola scriptura* ? Quand et où y a-t-il eu corruption dans le passage ? À toutes ces questions il a été répondu par des discours sans fin et l'opposition progrès/tradition n'est probablement qu'un problème mal posé : les « traditionalistes » acceptent le pro-

12. Rappelons que le passage du *muthos* au *logos* était déjà le fait de remise en question des origines du monde.



grès... mais pas à n'importe quel prix. La raison n'a jamais anéanti la foi, ni la foi n'a jamais convaincu la raison. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » disait déjà Rabelais dans *Pantagruel*. Les écologistes acceptent les progrès de la médecine, mais refusent la pollution et ce qu'ils considèrent comme une dégradation de la planète. On pense aux générations à venir et on réfléchit, enfin, à ce que sera la terre dans l'avenir. « L'argent ne fait pas le bonheur », pas plus que les progrès techniques, serait-on tenté de dire. Certes ! Mais, comme le proclame la sagesse populaire, « on n'arrête pas le progrès ». Est-il raisonnable de toujours s'en plaindre ? Quel est cet âge d'or ? Comment les hommes vivaient-ils ? La paix perpétuelle est-elle possible ? surtout, a-t-elle jamais existé ? Pierre-Antoine Bernheim et Guy Stavridès ont fait un recensement des différents paradis qu'ont imaginés les hommes¹³ : on a peine à croire, en comparant ces aspirations souvent contradictoires, que jamais les hommes puissent s'entendre même au paradis. Il faudrait presque un paradis par individu ! Alors le bonheur universel, ici-bas, n'est pas pour demain !

Péché originel et contrat social

Est-ce que la transmission, ce que l'on a reçu, ce que l'on redonnera, se limite à cela : avoir eu le don de la vie et être né dans un environnement revu et corrigé, plus ou moins consciemment, par des êtres humains dont la plus grande particularité est justement d'être conscients d'être des « vivants » ?

Au-delà de la seule transmission de la vie se profilent peut-être les véritables interrogations que pose le concept de « transmission ». Deux pistes apparaissent, à la fois évidentes et masquées : évidentes car tout le monde les connaît ; masquées parce que bien peu cherchent à en comprendre le sens véritable ou beaucoup « font l'impasse » sur les vraies questions ou, comme Kant par exemple, posent un postulat qui les élude¹⁴. Les deux pistes sont celles :

- du péché originel ;
- du concept de « contrat social ».

Le monde occidental dominant actuellement la planète est très ancré dans un environnement « judéo-chrétien ». La laïcisation que l'on constate reste superficielle dès que l'on aborde les problèmes fondamentaux, éthiques notamment. Depuis Adam et Ève existerait une faute originelle... qui nous serait transmise. Nous serions punis par la faute de nos ancêtres : le Mal serait entré avec eux dans le monde. Sept générations n'ont pas suffi pour laver le péché des deux premiers humains. Depuis qu'Ève a touché à l'arbre de la connaissance, tout plaisir devient suspect, un serpent

se cache derrière tout moment de joie. On peut, bien sûr, refuser de croire à ce mythe tenace, mais on ne peut pas ne pas s'empêcher de se demander pourquoi il nous poursuit... comme le péché originel lui-même. Que cache cette transmission d'une faute quasi inexpiable sauf à la fin des temps, cette punition collective qui entache même l'avenir le plus lointain ? Que transmettons-nous de si honteux ?

Le concept de « contrat social » paraît bien distant du péché originel. Et pourtant que nous disent les philosophes « contractualistes » ? Il y aurait eu, en des temps immémoriaux, au début de l'humanité, un état de nature. Nous voici, avec ces penseurs, presque de retour à l'Éden, à quelques nuances près qui ne sont pas négligeables, même si elles ne remettent pas nécessairement en cause le dogme judéo-chrétien de la Création divine¹⁵. Selon ces auteurs, l'homme aurait librement accepté de renoncer à sa liberté essentielle, celle de tuer, de vivre sans autre but que lui-même, pour vivre en société et acquérir la sécurité de ne pas être seul, ne pas redouter sans cesse son prochain, d'avoir un recours : celui qu'on a désigné comme grand arbitre ou grand juge, celui à qui nous avons tous délégué nos pouvoirs, le Souverain, celui que Hobbes nomme le Léviathan.

Ainsi recevons-nous, avec notre culture occidentale, deux héritages, l'un religieux, confessionnel, l'autre philosophique. Le premier révèle peut-être le fond de l'âme humaine : le fait d'être des héritiers impurs à qui revient la trop lourde tâche de racheter une faute que nous n'avons pas commise et qui nous permet d'être, *felix culpa* ! Le second se veut rationnel : l'homme, guerrier égoïste, est à la recherche, ici-bas, d'un compromis lui permettant sinon de se supporter, du moins de supporter et de vivre en harmonie avec son prochain : la loi du plus fort, paradoxalement, est de moins en moins la Loi, dans les pays qui se veulent civilisés tout au moins. Et l'on en vient à supporter, à tolérer l'autre, avec ses différences.

Conclusion

À ce que je sache, nul n'a demandé à naître, encore moins à être dépositaire d'un quelconque patrimoine à transmettre. Nous avons tous reçu un génome spécifique ; on nous a, à tous, inculqué des habitudes, des mœurs et nous avons la faiblesse de les croire meilleures que celles des autres. Instinctivement nous avons envie de nous reproduire. Culturellement nous avons appris à vouloir retransmettre les valeurs que nous avons reçues. Certains refusent de rester « dans la filière » et transgressent : ils veulent instaurer une nouvelle loi à la place de l'ancienne. Mais tous nous pensons que transmettre c'est vivre au-delà de la mort. ■

13. Bernheim P.-A., Stavridès G., 1991, *Paradis, paradis*, Plon.

14. Kant E., 1786, « Conjectures sur le commencement de l'histoire humaine », tr. Luc Ferry et Heinz Wismann, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1984, t. 2, pp. 495-520. Dans leur notice de présentation, Luc Ferry et Heinz Wismann rappellent que c'est « la théorie de l'épigenèse qui doit guider la lecture, c'est-à-dire l'idée que l'homme, créé par Dieu avec certains germes et certaines dispositions naturelles propres à son espèce, a su, sous l'influence du milieu et par sa propre habileté, parvenir à acquérir ce "savoir-faire" ou "habileté" au cours d'une histoire qui "embrasse probablement un grand laps de temps" ».

15. Les premiers contractualistes, comme Thomas Hobbes ou John Locke, étaient chrétiens et on a vu (note *supra*) la position du protestant Kant.